

Ciné.



N° 24. — 30 JANVIER 1942.

TOUS LES
VENDREDIS

mondial

4^F.



Farah Leander

est plus émouvante que jamais dans son grand film, *Le Chemin de la Liberté*, une des plus belles histoires d'amour qu'ait connues l'écran.

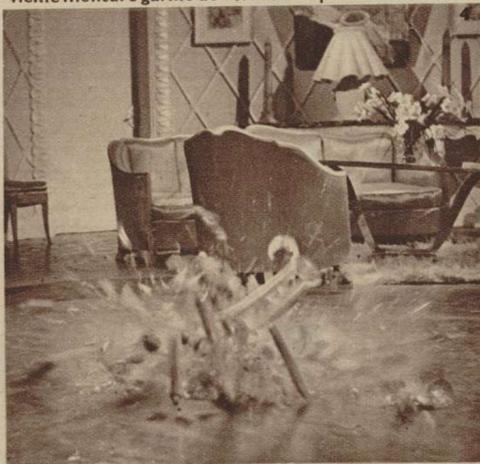
(Film UFA. Photo Harcourt.)



(1) Avec quelle précaution André Luguet porte cette robe de chambre? (2) C'est qu'elle symbolise Meg Lemonnier... pour la répétition!... On a beau être sportif, la jeune vedette fait son poids.



(3) On prépare un beau lustre, celui du salon d'Anne Marie, pour le plaisir de le faire choir l'instant d'après à grand fracas. (4) Et voici la chute... mais, c'est une vieille monture garnie de verroterie que l'on a sacrifiée.



(5) Un acteur s'évanouit au cours d'une prise de vues. Renseignements pris, il s'agit d'André Luguet... Mais...



cette photo (6) vous prouvera que l'incident n'était pas grave.

Non



Je ne veux pas mourir d'amour...

par PIERRE HEUZÉ

AUTOUR DE

BOLÉRO

ESPRIT D'A-PROPOS

C'est l'heure d'affluence dans le métro. Jean Max monte en seconde classe. Les voyageurs le reconnaissent rapidement, et un jeune garçon d'une dizaine d'années s'approche de l'acteur muni d'un bout de papier et d'un crayon et balbutie :

— Monsieur, je vous connais bien, je vous ai vu souvent au cinéma; voulez-vous me donner votre « orthographe », s'il vous plaît, pour ma collection?

Et Jean Max, pince-sans-rire, lui épelle son nom.

DES ACTEURS D'OCCASION

Dans « Annette et la Dame Blonde », le film que Jean Dreville a tiré d'une nouvelle de Georges Simenon, il est une scène où Louise Carletti et Georges Rollin s'en vont dans un tout petit cinéma de quartier. Le film qui se déroule sur l'écran est une de ces aventures traditionnelles du Far West avec galopades effrénées et coups de revolver. Les scènes qui se succèdent sur le rectangle de toile blanche ne proviennent pas d'un vieux film datant des premiers temps du cinéma parlant, mais avaient été spécialement tournées pour les circonstances. Les acteurs qui y figurent sont tous des amateurs, des amis de Jean Dreville, se trouvant en visite au studio et qui acceptèrent de tenir au pied levé les différents rôles du cow-boy chevaleresque, du shérif et du tenancier de bar. Ce furent Pierre Véry, l'auteur de « L'Assassinat du Père Noël », André Cayatte, le scénariste d'« Annette et la Dame Blonde », et François Caron, directeur de cette production.

Georges Rollin et Louise Carletti se divertirent fort lorsqu'ils virent leurs trois amis aller et venir sur l'écran.

LA CHASSE AUX MÉGOTS

Chaque soir, ce contrôleur de l'Assistance publique se rend dans ce cinéma des Champs-Élysées sur le coup de neuf heures. Il descend de sa bicyclette, la range précautionneusement dans un coin du hall, et, avant de se diriger vers la caissière, il explore minutieusement les cendriers et les crachoirs dans lesquels il ramasse tous les mégots. Après avoir soigneusement rangé ceux-ci dans une boîte en fer-blanc, il se rend à la caisse et, se frottant les mains, satisfait, il s'exclame :

— Et maintenant, voyons les recettes.

SWING... DES TEMPS

Josette Daydé, qui débute au cinéma dans « La Maison des Sept Jeunes Filles », a gardé des relations amicales avec le curé de sa paroisse. Celui-ci est allé lui demander, l'autre jour, de venir chanter un office.

Bien qu'elle ait un grand respect pour la soutine, Josette a éclaté de rire.

— Monsieur l'Abbé, dit-elle doucement, je ne suis qu'une chanteuse swing; mon genre est très différent de ce que vous cherchez. Je ne suis pas classique, je suis « swing ».

— Ah! s'étonna le prêtre, qui se retira, persuadé que la charmante vedette ne voulait pas lui prêter son concours... et en pensant à part lui : « Il n'y avait pas assez de l'homme. C'est maintenant la femme qui descend du « swing ». »

Instantanés

Photos Membre

LE SECRET DU BONHEUR

Maurice Chevalier se plaignait à un ami de la carence des transports.

— Je suis obligé de prendre des fiacres à longueur de journée, confiait-il, et cela me coûte horriblement cher; pensez, 300 francs une toute petite course. Ces gens-là gagnent de l'or, mon ami.

L'ami acquiesce :

— Mon cher, le secret de la fortune est dans ce métier.

Maurice répliqua :

— Oui, en somme... « pour vivre heureux, vivons cochers. »

Qui donc a dit que Maurice avait perdu son accent parisien?

pour UNE ÉTOILE

ADORE Edwige Feuillère, « Tino Rossi est mon seul dieu... ». Je voudrais mourir d'amour pour Danielle Darrieux...
Chaque fois que, dans le courrier, je trouve une de ces phrases à la fois trop fréquentes et trop passionnées, je ne puis m'empêcher de considérer le cinéma comme la plus grande des névroses modernes.

Le culte que d'aucuns lui vouent ressemble à ces salutations collectives, à ces possessions frénétiques de convulsionnaires; et l'on peut se demander à bon droit si le patron du cinéma n'est pas saint Guy.

Cartes, à la faveur de notre temps, si grandement dépossédé de ciel, je conçois que le cinéma, par la puissance quasi magique émanant des images, s'apparente à une religion déformée et devienne le refuge, la suprême superstition des âmes « swing », mises en pénitence dans un corps qui n'arrive même plus à les nourrir.

Mais les superstitions, qui ne sont que des religions tombées en enfance, ont toujours un côté primitif qui nous fait mal augurer de la puissance indéfinie du cerveau humain.

l'accepte, d'un cœur sincère, l'auréole dont on nimbe les âmes prédestinées. Il est évident qu'une martyre livrée aux jeux cruels du cirque, qu'une Geneviève, ou une Jeanne d'Arc, qu'une Marie Stuart, et plus près de nous, qu'une Charlotte Corday ou qu'une Marie-Antoinette, ont droit d'être béatifiées dans la mémoire de nos civilisations, restées héroïque de ces femmes, ou simplement

C'est que le geste héroïque de ces femmes, ou simplement leur supplice, portent en eux une vertu surhumaine. Par leur agonie ou par leur acte de courage, ces êtres magnifiques échappent à nos communes mesures et leur fin dramatique les a désincarnés à longueur de siècles. N'importe qui, fût-ce le plus vulgaire, a donc le droit d'en devenir amoureux spontanément. C'est ainsi que rien n'est plus émouvant que le duc de Norfolk portant sa tête sous la hache en même temps que Marie Stuart, simplement parce qu'il a décidé de se hausser dans l'éternité au niveau d'une reine infortunée. Parallèlement, rien n'est plus attendrissant que le geste d'adieu du chevalier de Rougeville, laissant tomber un œillet, tel le symbole de son sang, dans la dernière prison de Marie-Antoinette.

C'est aussi une belle légende que celle d'Adam Lux, qui voyant Charlotte Corday marcher vers l'immense place, obéit à l'instinct le plus saintement lervent, en réclamant sa part d'échafaud et hurlant n'importe quel cri subversif pour s'enlancer à elle avec délice sec d'une guillotine.

Que de belles lettres, chaque âme un peu douée, à perte de destin, a pu déposer, dans le tronc, si j'ose dire, de ces nobles décapitées... et jamais ces amours posthumes n'ont eu ce goût de cendre que laissent les sillages décevants des corps...

Mais ce n'est pas parce que les martyres méritent une couronne que les vivants doivent sacrifier entre eux à ce que nous appelons « l'auréole ».

Il y a loin de Jeanne, de Charlotte, de Marie-Antoinette à Mile Edwige Feuillère ou à Danielle Darrieux! Il y a toute la différence de ce qui ne peut plus se corrompre à ce qui ne cesse d'être réduit à une formule chimique dont s'amalgame tout être de chair.

Essayer de mesurer Jeanne d'Arc avec nos toises de vivants, c'est, en quelque sorte, recommencer le jeu puéril de la science qui prétend faire tenir l'infini dans un télescope ou dans un éclatant de partout.

Dès qu'on change de plan, les mathématiques les plus précises voient une zoologie, déviations de ce sens inné qu'est la religion, peuvent à la rigueur se détendre quand elles préfigurent la divinité, tel le crocodile des anciens Egyptiens ou les simples attributs tabous des Bantoums, le culte exaspéré qui repose sur des êtres d'un jour, des vivants d'un moment, absorbant pareils à ce que nous sommes, est une aberration procédant d'une dégénérescence.

Evidemment, nous voyons bien comment l'adoration pour la vedette se fixe peu à peu : dans chacun de ses films, en effet, on nous la présente sur son plan idéal; soit qu'il s'agisse d'une jeune fille ou d'une femme fatale, elle apparaît avec toutes ses séductions, toutes ses perfections, voire même ses vices attirants. Dans la vie courante, les managers de publicité qui y ont intérêt continuent l'esprit des spectateurs, rendus crédules par le résultat dans les transplants hors de leur vie ordinaire, généralement médiocre et semée d'événements inégaux, une vision qui ne correspond aucunement à la réalité

UNE ÉTOILE

Le culte, dès lors, se dégage tout naturellement et se complète par les documents photographiques très étudiés, depuis la pointe des cils jusqu'à la coupe va-luptueuse des lèvres, depuis la racine des cheveux argentés par l'artifice, jusqu'au bulbe de la taille et à la perpétuelle tentation des jambes.

Aussi, le spectateur réel pour saisir sur le vif plus aucun objectif réel pour saisir sur le vif une créature de chair qui, à force de composition, réussit à lui dérober bientôt son enveloppe véritable.

Et pourtant, Mile Danielle Darrieux, comme Mile Edwige Feuillère ou Mile Mireille Balin, dès qu'elles quittent ce paradis idéal où les situe l'écran, redeviennent dans la vie, de simples, de fugitives mortelles...

Valent-elles, l'une, l'autre, dans l'existence moyenne, en richesse intérieure, en généreux abandon, en sensibilité, telles de vent chaque semaine des lettres parfois naïves mais où il y a tant de limpidité qu'on voit jusqu'au fond de leur cœur?

J'ose écrire, au risque d'être loupé comme impie, que je ne le pense pas...

C'est que, rendues à l'exis-

UNE ÉTOILE

tenance moyenne qui est notre sort normal à tous, ces étoiles ne sauraient plus demeurer des êtres exceptionnels. Leurs expansions se ressentent des expressions qu'elles miment à chacune dans la vie sidérale. De leur constant penchant à l'exagération. Il y a désaccord entre ce qu'elles sont par l'image et ce qu'elles sont dans leur moi ordinaire, qui n'est pas si noble. D'où leurs crises de nerfs extravagantes, leurs feintes passions et leur affectation — à être plus il conviendrait — en face de la réalité — d'être plus naturelles.

Le poète l'a dit : Un ange qui descendrait sur la terre serait, en définitive, plus infirme que le plus démuné d'entre nous; la pesanteur l'empêcherait de voler et ses ailes de marcher. Je veux bien me vouer à un pur esprit, mais à condition qu'il garde une densité constante.

Nos étoiles, qu'elles aient nom Feuillère ou Darrieux, ne sont qu'un simili d'éternité. Je les admire lorsqu'elles brillent d'un éclat factice mais certain, dans une salle obscure, mais quant à les choyer, aduler, adorer au-delà de l'illusion passagère qu'elles ont provoquée en moi, vous m'excuserez, je regarde ailleurs, car je ne suis qu'un homme, et, dans la vie, ce que j'aime à serrer à pleins bras, c'est une vraie femme.

Voilà pourquoi je ne mourrai pas d'amour, aujourd'hui ni demain, ni pour Mile Darrieux, ni pour Mile Edwige Feuillère.

P.H.



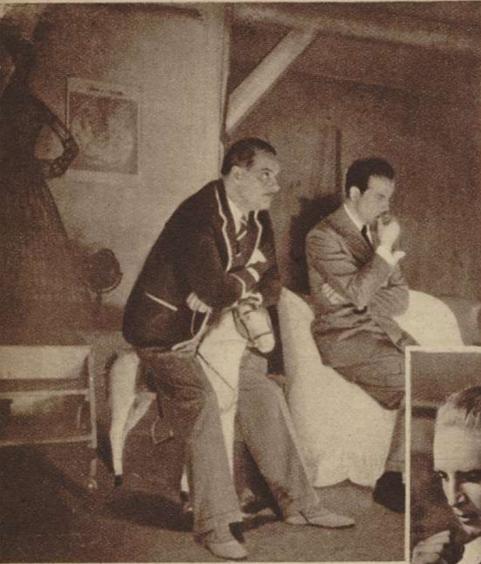
Photos Continental Films et UFA-ACE



DÉCALCOMANIE

ou
comment on
passe de la Scène
au Studio

« Le Pavillon brûle » à l'écran... Cette scène du film réunit les principaux personnages dans le bureau du directeur Pierre Renoir.



A droite : La même scène au théâtre. Paul Ottly joue le rôle de Pierre Renoir, Hubert de Malet (le 1^{er} à gauche) joue le personnage de Daniel interprété à l'écran par Jean Marais. Le jeune Pierre Viala est Benezy, incarné dans le film par Bernard Blier. Quant à Elina Labourdette, elle joue Denise dans le film comme elle l'a joué à la scène... mais de brune elle est devenue blonde...



A gauche : André Luguet et Fernand Gravey dans « Histoire de rire » aux Ambassadeurs.

un comédien promis par ses qualités à un bel avenir, il tourne en ce moment dans le film de Sacha Guitry. *Histoire de rire* marque la valse des interprètes. Fernand Gravey a repris le rôle d'André Luguet, Bernard Lancret celui de Fernand Gravey, Marie Déa celui de René Devillers, Gilbert Gil celui de Jean Mercanton, Micheline Presle celui d'Alice Cocca. Seul, Pierre Renoir est resté Pierre Renoir.

Mamouret est devenu *Le Briseur de chaînes*. Génat est là, Dullin aussi, mais voici un nouveau venu, si l'on ose dire, c'est Pierre Fresnay qui remplace Vanderic.

Théâtre, cinéma... Quand la pièce est jouée, le film recommence !

SOLANGE GUIBERT.

Au théâtre, bien que les traditions les meilleures semblent se perdre facilement, il est toujours de bon ton, le soir d'une générale, d'avoir dans la salle un public d'invités sélectionnés.

A l'entr'acte, en promenant une oreille distraite dans le hall de l'établissement, toute personne en quête d'opinions peut connaître à son aise les impressions de chacun. Mais les avis sont souvent partagés. Tous sont venus pour applaudir. Seulement quelques-uns se trouvent là par politesse ; d'autres, par amour du métier ou par profession ; certains, par déformation : ceux-là, les cinéastes sont en quête de sujets ; à travers les trois actes qui se déroulent devant leurs yeux, ils espèrent trouver matière à faire un bon film, remarquable, extraordinaire... C'est à la sortie qu'ils prononceront leur jugement, simple et enthousiaste... ou indulgent. Ils s'exclament : « C'est épatant, ça ferait un film inouï, for-mi-da-ble ! Ce dernier adjectif est sans doute le mot de la fin, car il ne s'agit pas de pécher par enthousiasme quand le dernier métré menace de vous passer devant le nez...

Mais un cinéaste a de la suite dans les idées. Rentré chez lui, il se précipitera sur le téléphone (il a beaucoup réfléchi à la question durant le trajet) et appellera directeur, auteur, interprètes et producteurs. Peu importe s'il les réveille. Il n'a qu'un désir : obtenir les droits de la pièce. Un rendez-vous fixé pour le lendemain matin lui permettra, en fait, d'obtenir à la fois une conférence entre gens de théâtre et de cinéma... et une satisfaction.

Au studio, un mois, deux mois, ou deux ans après, l'homme à la claquette annoncera le titre du film, sans se lasser, un titre qui ressemble étrangement à celui de la pièce, naturellement. Le metteur en scène emploiera des ruses de Sioux pour ne pas verser dans un style « théâtre » et pour conserver malgré tout au scénario la facture personnelle qui a fait le succès de la comédie. Les acteurs ne sont plus les mêmes ; les décors comprennent plusieurs extérieurs, les costumes sont plus variés, les personnages plus nombreux, les scènes modifiées. Tout ce que l'on devinait au théâtre, dans les coulisses, se réalise. S'agit-il de fiction ou de réalité ? Miracle et mystère du septième art ! Faut-il citer le nombre de pièces adaptées à l'écran ? La liste en serait longue. Signalons cependant, parmi les films les plus récents, trois succès de scène : *Le Pavillon brûle*, *Histoire de rire* et *Mamouret* ou *Le Briseur de chaînes*.

Avec *Le Pavillon brûle*, nous ne retrouvons pas dans le rôle du jeune premier le sympathique Hubert de Malet, créateur de la pièce. Pourtant Hubert de Malet est

Photos Discina Synops Paté et Harcourt.

La même scène dans le film de l'Herbier : Bernard Lancret a remplacé Fernand Gravey et celui-ci interprète le personnage qu'André Luguet jouait à la scène.

« Mamouret » devenu à l'écran « Le Briseur de chaînes ». A droite, l'acteur Vanderic dans le rôle du séduisant Marcus. A gauche, le même personnage incarné par Pierre Fresnay.

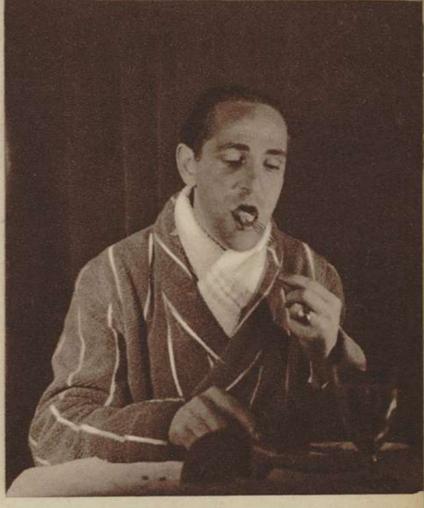


l'Homme que j'ai tué en moi était...

Un CHANTEUR



C'est entendu, allô, oui je tournerai votre film. Ceci se passe dans la loge de J. Dumesnil.



Il ne la quitte pas, il y passe sa vie, il y mange... Il y dort...



Ambérieu est une petite ville charmante qui voit décroître à ses pieds les derniers sapins du Jura ; il y fait doux ; les neiges n'y sont point éternelles et les petits garçons, comme dans toutes les villes du monde, sont très indociles. Il y a quelques dizaines d'années, Jacques ne semblait pas vouloir se distinguer des autres, soit par une turbulence plus remarquable que celle de ses petits camarades, soit par une application plus particulière sur les bancs de l'école. Ses grimaces n'étaient pas plus intéressantes que celles de ses petits copains, Jean-Paul ou Claude. Pourtant, ce petit garçon, « très comme les autres », devait connaître une célébrité certaine ; en effet, le destin ou l'avenir — appelez-le comme il vous plaira — lui réservait d'être un grand acteur.

Il est des vocations qui jaillissent comme des éclairs, d'autres qui mûrissent d'abord dans des cerveaux enfantins pour éclater en gerbe à l'époque des tourments de l'adolescence. D'autres encore qui naissent lentement et s'épanouissent graduellement avec le temps.

Jacques Dumesnil lui, est entré, comme ses parents le désiraient, à l'école professionnelle d'Ambérieu. C'était là un point de départ précis qui devait l'amener à devenir ingénieur.

Si vous avez l'occasion de lui demander les raisons de sa vocation, il vous répondra : — Oh ! vous savez, ça ne m'intéressait pas beaucoup d'être ingénieur ; la table à dessin ne pouvait pas me retenir. J'aimais le théâtre.

Si vous cherchez à en savoir davantage, à connaître l'intensité de la flamme qui a pu naître en lui d'un mot prononcé devant lui, d'une lecture prise au hasard dans un journal, célébrant les mérites d'un acteur, il se défend :

— Mais non, mais non, c'est très simple, je voulais faire du théâtre.

De la naissance même de sa vocation, vous ne pourrez avoir que des données précises et matérielles. Conservatoire de Paris, refusé trois fois ; reçu la quatrième ; puis concours tragédie-comédie, recallages successifs, puis intervention du directeur de l'Odéon, qui l'engagea.

A partir de ce moment-là, sa vie semble être en quelque sorte stabilisée. L'Odéon, puis les Boulevards, et, après, le cinéma. L'acteur est né, et après s'être imposé à lui-même, s'impose au public. Mais du chemin psychologique de la vocation de Jacques Dumesnil, vous ne connaîtrez rien, quelle que soit votre persévérance.

Si vous voulez, par de subtils détours, entrer dans sa vie privée, quoiqu'il ait l'air, en apparence, d'y mettre beaucoup de grâce, il vous en fermera la porte. Certainement, il aime la pêche, oui, beaucoup même, tous les sports, mon Dieu... la natation, le vélo, un beau rôle ! Enfin, voilà déjà une petite précision qui lui a échappé.

Mais après s'être laissé arracher avec douceur, mais sans aucune conviction, une suite de phrases, qui ne sont même pas des souvenirs, Jacques Dumesnil laisse échapper :

— J'aurais voulu être chanteur.

Mais oui, il rêvait d'être chanteur, un genre de Perchicot ; il a même, dans cette voie, fait ses débuts dans un petit café place de l'Hôtel-de-Ville fidèle à une tradition morte déjà depuis longtemps. Le « Café chantant » prenait des artistes bénévoles. Pour les entendre, il n'en coûtait qu'un bock. Il a même poussé la conscience jusqu'à chanter en province. Il

regrette, du reste, beaucoup ce métier. Cependant il est impossible de savoir si, à cette époque, sa vie lui offrait une plénitude sentimentale particulière ou si une extrême jeunesse sert de trame à ses souvenirs, mais il est certain qu'ils lui sont infiniment chers, et, s'il avoue avec bonne grâce :

— Que voulez-vous, je ne pouvais pas être chanteur, car si j'ai une voix très juste, ça n'en est pas moins un filet qui prend une importance comique lorsque l'on considère ma grande taille et mes épaules trop larges. J'ai abandonné ce métier puisque je n'y faisais pas « sérieux ».

Attention, ce mot paraît être une des clés du caractère de Jacques Dumesnil ; il n'est certainement pas triste et même doué d'humour, mais avant toute chose il n'entrevoit les actes d'une vie qu'avec un minimum de « sérieux ».

Il garde un souvenir attendu à ce Jacques Dumesnil chanteur, un souvenir qui ne s'effacera jamais, et il aimera s'en souvenir lorsqu'à son qualificatif de grand acteur on pourra ajouter celui de vieux.

Dans la famille des Dumesnil, si les lignes des acteurs se poursuivent, on distinguera celui-ci des autres par le qualificatif de « Taciturne » ; il sera Jacques le Taciturne. Ce n'est, du reste, point un défaut, mais, au contraire, une qualité, une grande qualité faite d'un recueillement amoureux, uniquement voué au théâtre, d'une pensée mûrie lentement et assoupie vers un but, toujours le même.

Quand il joue, sa vie se limite, se borne étroitement à la loge qui lui prête son abri temporaire. Il mange dans sa loge ; il dort dans sa loge ; il donne ses coups de téléphone ; il écrit ses lettres dans sa loge. Il semble qu'ainsi il n'arrive pas à quitter le personnage qu'il est en train d'animer ; il attend sagement, assis sur le bord d'une chaise, comme un petit garçon aux membres trop longs, qu'on l'appelle pour reprendre le rôle qu'il n'a pas quitté, mais il a une telle façon de vous dire :

— Bonjour, asseyez-vous, merci, comment allez-vous ?

Une façon tellement dédoublée, que vous ne pouvez pas ne pas sentir qu'il y a deux Jacques Dumesnil, celui dont vous voyez l'image corporelle et dont vous entendez la voix, et l'autre, celui qui vit tout seul, sans vous voir. Qu'il soit doux dans la vie et qu'il aime la brutalité dans ses personnages, n'est-ce pas la marque d'un besoin d'extérioriser une nature plus ardente qu'elle ne veut le paraître, plus violente qu'elle ne semble l'être ? Son plus beau rôle fut, à son avis, celui de *L'Emprise du Dieu* ; il n'aime pas les brutes sans aucun sentiment, cruelles et froides, mais il aime les hommes violents, emportés par un sang trop riche en globules rouges et par des sentiments trop purement primitifs pour être compris de nous. Il est timide et il aime les hommes qui ne le sont point, qui parlent trop pour que la vie est une bataille faite de victoires et de défaites, mais qui ne laisse jamais le lutter. Il est un peu anxieux, un peu tourmenté, juste ce qu'il faut pour créer en lui un désir réel de perfection, et il aime les hommes qui sont sûrs d'eux et qui mettent leurs poings au service de leur esprit.

Il évoque irrésistiblement un tableau des primitifs flamands. A l'abord immédiat, on voit la douceur, la pureté calme des lignes et pourtant, derrière l'image du bourgeois priant, on sent une intellectualité prête à tous les refoulements. Dans le fond des paysages, des hommes se battent, aiment et meurent avec violence.

M. ROUTIER.

les Films...

MA FILLE EST MILLIONNAIRE

Millionnaire? Pas moins?
Parfaitement, millionnaire, affirme le père de Gretl. Tenez, regardez cette photo, la voici dans sa voiture devant sa villa.
En effet!
C'est dans cet état d'esprit que l'épicière Florian Klaghöfer part pour la ville pour retrouver une fille qu'il a reniée et à laquelle il court apporter son pardon.
Et pourtant, Gretl n'était pas millionnaire. Elle était femme de chambre, épouse d'un chauffeur qui la fit

Viviane Romance, reine des Gitans, prie la Madone des Saintes-Maries...



Ma fille est millionnaire... Mais elle est aussi amoureuse! Photos UFA-ACE.

le doublage lui fait tort. Qu'y faire? C'est le lot du doublage, surtout lorsqu'il s'agit, comme c'est le cas, d'une comédie toute en légèreté, en finesse, en jeux d'esprit, en calembours. Ainsi on a bien l'impression que Hans Mosez est un grand comique, mais on ne s'en rend pas compte suffisamment. Paul Villé pourtant le double fort habilement.

Des artistes très agréables lui donnent la réplique. Ce sont Elfrida Datzig, douce, tendre et jolie femme de chambre, Hans Holden, Dorit Kreysler, piquante et blonde, Charlotte Daudert, plus piquante et plus blonde encore, Theodor Danegger, échevelé, Hedwig Bleibtreu, aimable duègne, Otto Wilhelm Fischer, charmant jeune premier, et quelques autres.

Danse... amour et jazz! « Chèque au porteur » s'inscrit sous le signe de la fantaisie.



CHÈQUE AU PORTEUR

Jean Boyer nous donne « Circonstances atténuantes » par-ci et « Chèque au porteur » par-là. Autrement dit, le meilleur et, sinon le pire, le moins bon. Il est ainsi. Son talent est fait de hauts, de bas, de travers et de volte-face.

Dès le début de son nouveau film, on sent que ce n'est pas cela. Il y a un décalage. On est nettement un ton au-dessous. Le comique est laborieux. La convention s'installe sans discrétion. Les plaisanteries que l'on voit venir de loin sont un peu trop faciles. L'invention manque d'imprévu. On a l'impression que l'auteur a paré au plus pressé. « Chèque au porteur » est un film vite fait, où l'on relève des négligences dans la forme comme dans le fond.

Ennuï? Non, ce n'est pas cela. Déception plutôt. Car on parvient à nous amuser néanmoins. La situation n'a pas été exploitée comme il l'eût fallu, mais elle existe tout de même. S'ils sont trop rares, les bons mots, les répliques amusantes n'en sont pas moins des bons mots et des répliques amusantes et si la petite aventure sentimentale que l'on propose à notre divertissement n'a pas un intérêt exceptionnel, elle rebondit joyeusement.

Lucien Baroux, Jean Tissier et Marguerite Piery sont les trois dispensateurs de notre plaisir. Ils y dépensent beaucoup de fantaisie, mais la répétition des mêmes effets n'est pas pour leur faciliter la tâche. Dans de minimes rôles, on reconnaît le couple Jimmy Gaillard et Jacqueline Ferrière qui n'est pas encore tout à fait au point; l'excellent Robert Arnoux qu'on ne prend jamais en défaut; Léonce Corne, qui est toujours adroit; Georgette Tissier qui est charmante, et beaucoup d'autres.

CARTACALHA

Cela se passe chez les Gitans, aux Saintes-Maries-de-la-Mer et aux alentours. Nous assistons à l'élection de la reine, la belle Cartacalha, qu'un auteur de revue

photographier à ses côtés, dans la voiture de ses patrons. Mais tout était si bien arrangé, les événements concordent si bien que lorsqu'il arriva à l'adresse indiquée, Florian put croire que sa fille était réellement millionnaire et que le riche Félix Frisch était son gendre.

Excellent point de départ. Il donne naissance à un joyeux remue-ménage. Mais il offre le Parisien pour débiter au music-hall. Elle partira donc pour Paris. La loi des gitans ne lui interdit pas. La reine fait ce qu'elle veut. Elle peut tout sauf... sauf se donner à un homme qui ne serait pas de sa race.

C'est ce qu'elle fait cependant, par dépit, à la suite des mensonges d'une vieille bohémienne dont la fille brigue sa succession à la tête des gitans.

De retour au camp, elle apprendra qu'elle a trahi les siens sans raison et que le jeune gardien qu'elle aime n'est nullement sur le point de se marier comme on le lui avait perfidement annoncé. C'est lui-même qui la sauvera au moment où, cherchant son pardon dans la mort, elle se laisse enliser dans les sables où l'on enterme les reines défuntées.

C'est cette histoire un peu conventionnelle que le

metteur en scène Léon Mathot a traduite en images, après en avoir fait un scénario en collaboration avec Albert Guyot.

Jean Toussaint-Samat en est l'auteur et René Pujol en a écrit le dialogue tandis que Maurice Yvain se chargeait de le parer de musique.

Viviane Romance, les lèvres miroitantes, est, avec toute sa séduction, la reine des Gitans aux reins cambrés et aux jambes nerveuses. Trois hommes convoitent sa beauté. Ce sont Roger Duchesne, Georges Grey et Georges Flamant.

Et, dans des rôles moindres, on reconnaît la jolie Gaby Andréu, Tichadel, Maximilienne, Charles Lemontier, Mireille Lorane, Gilberte Joney, Philippe Rolla, Alice Didier, Alfred Baillou et la ravissante Jacqueline Cadet.

LE « FORMAT RÉDUIT »

Les possibilités du film de « format réduit » sont immenses. Nul n'en doute. L'effort que poursuit la « Tobis Degeto » pour lui donner la place qu'il doit avoir, s'est traduit l'autre jour par une présentation de quelques-unes des œuvres de sa filmothèque. Voici des images sportives d'autant plus remarquables qu'elles sont empruntées aux « Dieux du Stade », de Leni Riefenstahl. Voici encore quelques passages de grands films : les admirables exercices au trapèze du film « Les Codonas » ; les acrobaties d'Harry Piel, le talent somptueux de Kristina Söderbaum, ou une danse de la belle La Jana, prématurément disparue et qu'il est d'autant plus émouvant de retrouver sur l'écran. Pour les petits, enfin, « le bonheur du jour » nous offre aussi quelques dessins animés.

Ainsi, le cinéma, depuis quelques années, s'est installé au foyer familial. La place est bonne. Il tient à la garder.

par Didier DAIX.

Mam'zelle

Cora Pearl était l'une des femmes les plus en renom du Second Empire. Son train de vie et sa grande popularité lui valaient la jalousie de ses rivales et certaines de ces dernières, comme Lucy de Kaula, par exemple, lui vouaient une haine sans merci.
Rentrant d'une soirée en compagnie du prince Jérôme Bonaparte, cousin de Napoléon III, Cora Pearl, fatiguée de cette vie de plaisirs faciles, demanda à son impérial amant de partir dans un coin tranquille, loin des fêtes continues. Le prince s'empressa d'accepter et décida de se rendre à Bordeaux.
La voiture dans laquelle le couple a pris place roula sur la route de Périgueux quand un accident survint, obligeant les voyageurs à interrompre leur randonnée. Ils se demandaient ce qu'ils allaient devenir quand un cavalier, s'approchant d'eux, se découvrit et leur offrit l'hospitalité.
Le prince Jérôme et sa compagne se ren-

Paris où devait avoir lieu un complot en faveur de la monarchie, s'empressa-t-il d'accepter.
Dès leur arrivée dans la capitale, les deux conjurés eurent avec leurs complices une longue conversation. Au cours de celle-ci, il fut décidé qu'un ultime entretien aurait lieu à l'issue du bal travesti à l'Opéra, bal au cours duquel Philippe espérait rencontrer la mystérieuse Mme Jérôme. Cora, en effet, se rendit à cette soirée, et au milieu des couples joyeux et turbulents, les deux jeunes gens se reconnurent et passèrent ensemble de longues heures, sans remarquer qu'une femme masquée, demeurée attachée à leurs pas depuis leur arrivée, n'avait perdu aucune de leurs paroles.
Cette femme n'était autre qu'une collaboratrice de Criscelli, le préfet de police, laquelle se trouvait placée chez Cora Pearl par Lucy de Kaula qui était décidée, coûte que coûte, à se venger de sa rivale. L'espionne s'empressa de rendre



Bonaparte

En garde! Edwige Feuillère entend venger elle-même son honneur...



dirent donc au château où tout ce dont ils avaient besoin, tout ce qu'ils désiraient, était aussitôt mis à leur disposition. Fatigué par le voyage, le prince se retira dans sa chambre, tandis que la jeune femme demeurait seule dans le salon avec le vicomte. Celui-ci, s'étant assis au piano, se mit à jouer la « Sonate au Clair de Lune » de Beethoven avec tant de sensibilité que Cora Pearl en ressentit une indicible émotion. Les heures passèrent et le matin surprit les deux nouveaux amis échangeant de douces confidences.

Le jeune châtelain qui se nomme Philippe de Vaudrey, est un ennemi irréductible du gouvernement de Napoléon. Son plus cher désir est de tout mettre en œuvre pour renverser l'Usurpateur. Cora, qui s'est bien gardée de révéler sa véritable identité et celle du prince, se présente comme étant une bourgeoise de la capitale, Mlle Jérôme, voyageant avec son mari.

Quelques heures après le lever du soleil, les deux voyageurs prirent congé du vicomte. Mais cette nuit merveilleuse s'est gravée pour toujours dans le cœur de Cora Pearl et dans celui de Philippe de Vaudrey.

Cora Pearl, que ses rivales jalouses ont surnommée, avec ironie « Mam'zelle Bonaparte », est revenue à Paris et a repris sa vie mondaine d'autrefois. Un soir, s'étant rendue dans un restaurant à la mode, elle y rencontra, par hasard, Lucy de Kaula et des propos désobligeants s'échangèrent d'une table à une autre. Les deux femmes, montées l'une contre l'autre, étaient prêtes à en venir aux mains.

Philippe, demeuré en Périgueux, était hanté par le souvenir de sa visiteuse d'une nuit et un nouveau désir s'était emparé de lui : la revoir. Aussi, lorsque son ami, le comte de Brimont, vint lui annoncer leur prochain départ pour

compte du résultat de sa mission à son chef qui, aussitôt, donna des ordres pour qu'un détachement de police se rendit à l'hôtel du comte de Brimont, où les conspirateurs se trouvaient réunis.

Dès que leur chef donna le signal convenu, ils défoncèrent les portes et pénétrèrent dans la demeure, pistolet au poing. Les conjurés furent aussitôt mis en état d'arrestation. Dans le tumulte, seul Philippe de Vaudrey réussit à s'échapper par un couloir secret. Mais les policiers tirant sur lui, il se trouva sérieusement blessé et n'eut d'autre ressource que d'aller demander asile à Cora dont il ignorait l'identité véritable.

La jeune femme s'empressa de le recueillir et le cacha dans le grenier. Le prince Jérôme, mis au courant de ces événements, fut le premier à apporter son concours, trop heureux du bon tour qu'il jouait ainsi à la police impériale. Mais Augustine, l'agent de Criscelli, était toujours au service de Cora Pearl. Un soir, elle découvrit le nouveau secret de sa maîtresse et, aussitôt, les policiers furent mis au courant de la présence du fugitif chez Cora Pearl. Criscelli décida de perquisitionner sans plus attendre.

Lucy de Kaula vit enfin que le moment tant attendu était arrivé de porter un coup décisif à Cora. Une heure avant l'arrivée des agents, elle se rendit à l'hôtel et, profitant de l'absence de son ennemie, elle demanda à voir le vicomte. Sitôt en sa présence, elle lui révéla qui était Mme Jérôme.

Lorsque Cora Pearl revint chez elle, elle comprit, à l'attitude de Philippe, qu'il savait la vérité. Il déclara qu'il lui était désormais impossible de vivre avec celle dont la vie n'était qu'un perpétuel scandale, et, malgré les supplications de Cora, se livra aux policiers.

La première pensée qui vint à Cora — après un long évanouissement — fut de faire payer cher à Lucy de Kaula son infamie et de venger son bonheur détruit. Elle se rendit, sans plus attendre, à une réception donnée chez le duc de Morny. Toujours vêtue en amazone, sans s'être fait annoncer, elle pénétra dans les salons et cravacha son ennemie de deux coups lancés en plein visage. Mais elle ne voulut pas en rester là. Comme le faisaient les hommes, elle voulait vider sa querelle sur le terrain. Un duel entre les deux femmes eut donc lieu dans le parc, à la lueur des torches. Lucy fut blessée légèrement au bras. Tandis qu'il la soignait, Cora implora le duc de Morny pour obtenir de l'empereur la grâce du vicomte de Vaudrey. Elle finit par réussir et décida de porter elle-même son prisonnier l'heureuse nouvelle.

Hélas, elle arrivera trop tard. Dans la nuit, Philippe, qui tentait de s'évader, a été mortellement blessé par une sentinelle.

Et, désespérée, elle reprendra la route de Paris où, continuant son existence joyeuse, elle sera ce qu'elle a été jusqu'alors : une courtisane sans amour, la maîtresse du prince : Mam'zelle Bonaparte.

Jean REMY.

Photos Continental-Films.

de la Semaine

MOI, JE DANSE!

Musique de
GÉRARD CALVI

Paroles de
JACQUES MATTI

Medium-Swing



Le sujet de la chanson est trouvé : fait-on encore aujourd'hui les déclarations d'amour?



Le possesseur de la batterie a loué une charrette à bras et parcourt ainsi chaque jour près de 10 kilomètres.
Collège-Rythme est un orchestre de jeunes âgés de 18 à 20 ans, mais vieux dans le métier.

Quand Daydé dit Dou da la di dou.

SWING SWING

QUARANTE-HUIT heures pour écrire, mettre en musique, orchestrer, enregistrer et lancer une chanson. Tel est le record que viennent de battre Jacques Matti, Gérard Calvi et Josette Daydé, la plus jeune vedette.

Voilà de quoi sont capables des hommes lorsque deux jolies femmes les mettent au défi. Car c'est un défi qui est à la base de ce record.

Ils étaient quatre, l'autre soir, chez Josette Daydé. Jacques Matti, enfoui dans un profond fauteuil, songeait au destin de son orchestre : Collège-Rythme. Gérard Calvi, d'une main instinctive, pianotait sur le rebord de la table à thé, tandis que Josette Daydé et Josette Bous-sac, la charmante partenaire de Georges Grey dans l'opérette *Ce pa, papa*, combattaient la grippe menaçante en se gorgant de vin chaud.

Mais il était question entre elles de la rareté des bonnes chansons. C'est que ces demoiselles ont chacune un genre difficile à satisfaire!

— Qu'attendez-vous, messieurs, pour nous faire des chansons ? s'écria tout à coup Josette Daydé en manquant de renverser sa tasse.

— Donnez-nous un sujet et dans une heure vous serez servis, déjà Jacques Matti, arraché à sa rêverie. Et c'est en cherchant un sujet que les quatre compagnons vinrent à se demander si les garçons d'aujourd'hui faisaient encore des déclarations d'amour aux jeunes filles.

Bondissant hors de son fauteuil, Matti se jeta pour ainsi dire sur Josette Daydé et l'entraîna dans une danse échevelée :

— Moi, je danse, hurla-t-il.
— Et moi, je chante, répliqua Gérard Calvi en entraînant Josette Bous-sac au piano.
Ce furent les deux premières paroles de la chanson. Une heure après, les deux hommes avaient tenu parole. — Nous la lancerons aussi vite que nous l'avons écrite, décidèrent-ils.

Le lendemain, l'orchestration était achevée et l'orchestre s'entraînait. Le soir même elle était enregistrée. Le lendemain elle passait à la radio.

YVES LUCHEUX.



Photos Bernard



On recherche la perfection. Josette Daydé reprend la chanson pour la vingtième fois, toujours avec la même fougue.

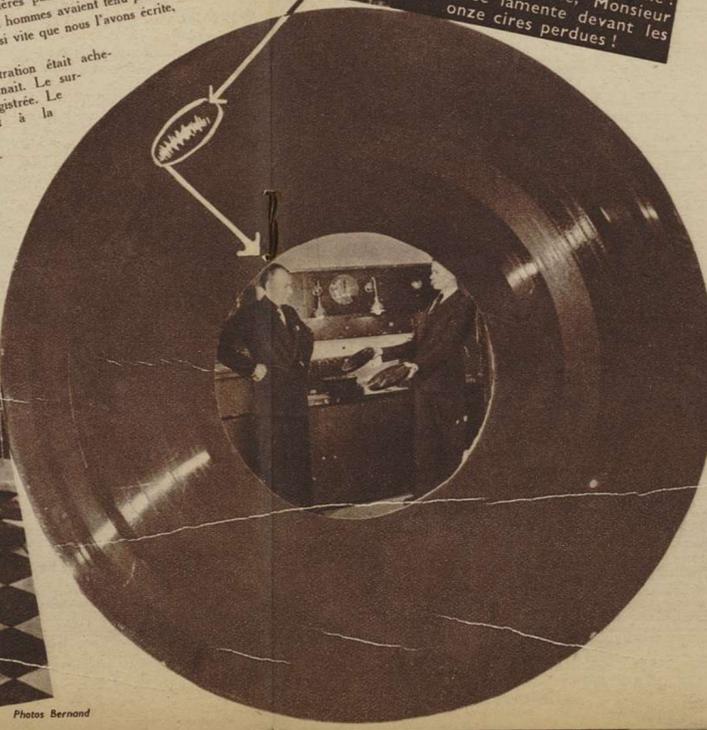
« Et puis toujours, dit-elle, je suis swing... »



« Moi, je chante », dit Gérard Calvi, compositeur, à Josette Bous-sac.



A la onzième reprise, l'enregistrement atteint la perfection mais, épuisé, le trombone fait un couac... le disque est écorché! Sergent se lamente devant les onze cires perdues!



Paul Mesnier au piano... Non, il ne compose pas... il met en scène.

Un homme est assis à son piano. Nous le voyons de dos. Il joue d'une main. Une mélodie lente, presque une plainte. Une plainte ? Une méditation plutôt.

M. Mesnier médite, en effet. Il prépare son film de demain : *Le Village de Carton*. C'est sa façon à lui de travailler.

Le voici qui soutient sa mélodie de quelques accords profonds.

Pour penser, il a besoin de musique. Il en a besoin, presque comme d'une drogue. C'est dans la musique qu'il trouve son émotion créatrice.

On pourrait dire que sans le secours de la musique, toute création intellectuelle lui serait impossible. C'est si impérieux, qu'il se retire souvent dans une chapelle de Passy, pour improviser à l'orgue.

Il s'arrête maintenant. Le piano vibre encore. Sur l'acajou traîne une liasse de papier. Il la saisit. De sa main fine il écrit. Les notes couvrent le manuscrit. Pas des notes de musique ; M. Mesnier ne compose pas, il s'en défend même. Ce sont des notes sur sa prochaine mise en scène.

Le plancher craque derrière lui. Il sursaute. Notre approche brise la méditation. Il se retourne pour nous accueillir.

Il parle maintenant. Avec humour même.

— Croyez-vous que ce soient mes connaissances de décorateur qui m'ont ouvert les portes des studios ? C'eût été trop beau ! Ce fut ma connaissance du bridge. Si je n'avais pas été engagé à faire une silhouette de bridgeur dans *Ne sois pas jalouse*, je n'aurais pas eu l'occasion de remplacer le décorateur qui venait de tomber malade.

Puis, M. Mesnier nous parle du scénario original de Georges Cuel.

— Ce film ne s'apparente à rien. Peut-être se rapproche-t-il de *L'Opéra de quatre sous*, de *Liliom*, ou du *Lys brisé*.

L'action se déroule dans un monde de rêve. Dans un village qui pourrait être un de ceux de la zone, mais qui s'en différencie totalement. Les maisons, les rues ressembleraient à celles que l'on a construites pour le *Docteur Galgari*. Ce ne seront pas les lois de l'architecture qui assureront leur équilibre, mais une fantaisie extraordinaire.

Quant à l'histoire, elle peut se résumer en peu de mots. Après un naufrage, un marin échoue sur une île où il espère découvrir la félicité. Faux espoir ! Les hommes qui l'habitent sont de mauvais garçons. Il décide de les ramener au bien. Il y réussit après de nombreux efforts, grâce à la complicité d'un personnage mystérieux... Cet homme est muet, et tout le monde le croit sourd... Mais il ne l'est pas. Il entend toutes les conversations, surprend tous les secrets et complots, et les porte aussitôt à la connaissance du marin... Qui en profite, merveilleusement... »

Qui jouera le rôle terrible de ce naufragé ? Ne parle-t-on pas de Maurice Chevalier ?

Paul Mesnier a d'autres surprises. L'avenir pour lui ne s'arrête pas à demain. En effet, il prépare en outre une opérette filmée qu'il réalisera dans le Midi ; enfin, vers l'automne, il tournera, d'après un scénario de Pierre Heuzé, *Patricia*, réalisation où se trouveront aux prises la ville dans ce qu'elle a de plus frénétique et la terre aux moissons plus lentes mais plus sûres.

GÉRARD FRANCE

Pour
Paul Mesnier
la mise en scène est une question

d'accord



De son balcon, Paul Mesnier contemple les toits de Paris... et c'est de cette vision qu'il a conçu l'idée du « Village de Carton ».

Paul Mesnier dirigera-t-il demain Maurice Chevalier ?



Photos N. de Margoli.



Louis XV dans la " Dubarry ".



Tartuffe vu par Jannings.



Othello, le More de Venise.



Une curieuse image de Danton.

Une Vie pour le Cinéma

Propos recueillis par E. NERIN

C'est cela le cinéma ? Pire qu'une baraque de foire. Ils n'ont qu'à engager des acrobates. Je suis acteur !

Mais je n'avais pas renoncé à ce nouveau champ d'action. Puisque mes collègues parvenaient à gagner de l'argent de cette façon, pourquoi pas moi ? Un jour, on m'offrit enfin quelque chose de sérieux, sans acrobatie... Je me souviens encore du titre du film qui marqua mes débuts cinématographiques, en l'an 1914. C'était *Pauvre Eva* ! L'atelier de prises de vues se réduisait à une petite pièce poussiéreuse, mal éclairée, et où, autrefois, un photographe avait établi ses pénates. Tout d'abord, je trouvais la chose très simple. Seules, les lampes me dérangeaient un peu, car mes yeux s'y habitaient mal. Mais j'interprétais mon rôle tout comme à la scène. Avec passion et finesse.

Les difficultés ne commencèrent que le lendemain. J'assistais à la projection des scènes photographiées. Je fus d'abord surpris, puis nerveux et enfin désespéré. Comment, c'était moi, ce grand bonhomme qui faisais de larges gestes, parfois trop rapidement, parfois trop lentement, et qui grimait sans raison ? Tout cela était ridicule et j'étais assez intelligent pour ne pas en attribuer la cause au cinéma. C'était moi le fautif, puisque je m'étais lancé dans une voie que j'ignorais. J'aurais dû, au préalable, me rendre compte, étudier et comprendre les nouvelles lois artistiques du cinéma.

C'est cette constatation, liée à beaucoup de curiosité qui m'attachait pour toujours au film. Peut-être est-ce également grâce à une voix qui s'insinuait en moi que cette « photographie vivante » s'affirmerait dans l'avenir et que cet amusement vulgaire tenait caché en germe de grandes possibilités de création artistique.

Le film était muet. Le sous-titre ne jouait qu'un rôle infime. Il ne s'agissait pas de photographier un acteur jouant du théâtre, mais de faire quelque chose de différent. Il fallait de la mimique et surtout un montage expressif des images. Une harmonie entre les mouvements du corps et les sensations de l'âme. Mais, n'était-ce pas paradoxal que de vouloir photographier l'âme ?

IV

Le film muet

La parole, outil artistique le plus important de l'acteur de théâtre, empêche naturellement que le comédien se serve uniquement de mouvements physiques et d'expression pour indiquer son état d'âme. La parole tue la mimique.

J'ai d'ailleurs remarqué que, la plupart du temps, les sous-titres exprimaient exactement le contraire de ce que nous disions, alors que nous jouions la scène devant l'appareil photographique.

Ce petit objectif, rond et clair, qui me poursuivait inlassablement, enregistrant le moindre de mes gestes, la plus fine nuance, était cependant incapable d'indiquer même le sens des paroles que je prononçais. Les mouvements de mes lèvres étaient incompréhensibles. Il s'agissait donc de parler par gestes. Pour cela, âme et corps ne devaient faire qu'un tout.

Cela révolutionnait les règles de la scène. Grâce à la parole, un acteur peut, aidé d'une infinité de moyens techniques, exprimer des sentiments, obtenir des effets, sans que lui-même prenne part à la vie de ses personnages. Naturellement, il faut pour cela qu'il soit un grand virtuose.

Mais au cinéma, cela est impossible. L'objectif découvre impitoyablement « l'état intérieur de l'acteur ». Certes, un virtuose peut se risquer au cinéma. Il intéressera, mais laissera froid.

Un acteur doit émouvoir, soit au sens tragique, soit au sens comique. Le public ne sera véritablement ému que s'il est certain que, sur l'écran, un être est lui-même ému. Je le répète, il n'y a pas de virtuosité au cinéma. Ce que l'on ne sent pas se perd dans le vide.

Partant de ce principe, je tâchai de découvrir les secrets de l'art cinématographique. Depuis, j'ai continuellement appris quelque chose de nouveau. Je me suis efforcé de parler, de grimacer le moins possible et de me mouvoir lentement. Chaque muscle doit être mou et léger afin de s'harmoniser avec nos sentiments les plus tendres.

J'ai souvent professé au théâtre que, dans l'art, les « imes » sont inconnus. Pas de naturalisme, de romantisme et de cubisme. Le cinéma me fit comprendre que cette théorie n'était pas générale. En effet, le terme « expressionnisme » s'adapte admirablement à l'art de la pellicule.

Naturellement, toutes ces réflexions sont aujourd'hui quelque peu superflues. Le film parlant a modifié bien des choses. Cependant, le film muet fut pour nous, artistes de la vieille école, un admirable apprentissage. Nous avons appris à nous exprimer avec notre visage. Et je dois dire que, selon moi, le parlant n'a pas modifié le fond des choses. Ce qui reste essentiel, au cinéma, c'est l'effet optique. Le spectateur voit d'abord. Et si ce qu'il voit ne l'attriste ou ne l'amuse pas, le ton reste

RESUME. — Après avoir débuté comme acteur dans une troupe ambulante, Emil Jannings obtint enfin un contrat à Berlin pour jouer les classiques... Mais il doit attendre la saison suivante pour débiter sur cette scène et dans l'intervalle il obtint ses premiers succès dans un théâtre secondaire. Ceci l'encouragea à tenter, par besoin d'argent, de faire du cinéma... Hélas ! il s'agit surtout d'être acrobate en ces temps héroïques, bien plus qu'acteur...

sans effet. La parole n'est là que pour souligner et intensifier l'effet de l'expression muette.

Ceux qui croyaient ou qui croient que la photographie n'est là que pour soutenir la parole, et que celle-ci est l'élément important, n'ont jamais rien compris au cinéma.

J'étais, dès mon premier film, conquis par ce nouvel art. Je ne pouvais plus m'en éloigner. Que de possibilités d'affirmer sa personnalité le film n'offre-t-il pas à l'acteur, puisqu'il agrandit démesurément son visage et permet ainsi de rendre perceptible le moindre de ses mouvements !

J'ai joué toutes sortes de personnages. Tragiques, mondains, comiques. Chaque fois, je me suis demandé à moi-même : « Comment te comporterais-tu dans la même situation ? J'ai toujours étudié mon personnage comme s'il vivait à mes côtés. Je me suis peut-être ainsi compliqué l'existence, mais un artiste doit vivre difficilement. L'art n'est pas de la prestidigitacion ni de la chance. Il faut longtemps travailler pour atteindre l'effet artistique... et cela a de la valeur également pour le film, bien que l'on soit porté à croire le contraire.

Plus un film paraît avoir coûté peu de peine, plus les scènes paraissent faciles, plus, en réalité, il fut « travaillé » par les protagonistes.

Je me souviens d'une bande, « Si quatre font la même chose ». Un pauvre manuscrit, presque pas d'action. Et pourtant, je fis de mon personnage un bonhomme vivant, sensuel et joyeux. Un personnage comique, d'un comique non pas extérieur, mais naturel, et qui semblait être un reflet de la vie. C'était tout simple et, cependant, à cette époque, cela fit sensation.

Je pense qu'il est inutile d'énumérer tous les petits films que j'ai interprétés dans ce temps-là. La plupart n'étaient que de vulgaires divertissements qui, aujourd'hui, nous paraissent plus que ridicules.

Je ne m'arrêterai que sur quelques titres de production qui méritent, pour une raison ou l'autre, d'être cités.

Un petit film, au titre mystérieux et hallucinant, *Les yeux de la Momie Ma*. Je ne sais plus de quoi il s'agissait. J'avais à interpréter une sorte de monstre, échappé d'une chambre de torture. Mais le scénario était intelligent et contenait d'excellentes idées. J'avais pour partenaire une très grande artiste, Pola Negri. C'était son premier rôle important. Aujourd'hui, nous nous divertissons beaucoup en revoyant ce film. Mais, au temps de sa présentation, ce fut un vrai succès.

Mes premiers grands films

Un film sur *Madame Dubarry* était en préparation. Je lus le scénario et j'y trouvai un rôle pour moi. Celui de Louis XV. Enfin, un vrai personnage, avec ses caprices et ses vices, son tragique et son humour. Mais le metteur en scène ne me voyait pas dans ce rôle.

— Laisse-moi essayer, lui proposai-je, laisse-moi jouer une scène à ma façon. Si cela ne te plaît pas, prends un autre comédien.

Je travaillai le rôle, accusant le contraste entre l'apparence extérieure de délassé et le démoniaque besoin de vivre du monarque.

On projeta la bande. Aucune discussion. J'obtins le rôle. Ce fut mon premier succès mondial.

Sous le titre de *Passion*, ce film obtint un succès remarquable en Amérique et ce fut le premier grand film européen accueilli triomphalement là-bas...

Après Louis XV, un autre monarque, Henri VIII, dans le film *Anne de Boleyn*.

Cette fois, le rôle fut expressément écrit pour moi. Les auteurs connaissaient mes désirs et mes possibilités.

Ce gros gourmand, vaniteux, diplomate, ce tyran, cet enfant, c'était après tout seulement un homme. Non pas un personnage décoratif, mais un caractère de grand format, une grande figure historique que l'on n'ose pas juger, mais qui vous passionne et vous subjugue. Un visage où tout est marqué, — rictus et brutalité, sensualité et joie de vivre, — et surtout, un sens profond de l'humour.

J'ai beaucoup peiné sur ce rôle. Non pas que je l'aie particulièrement travaillé. Seule, la lecture de quelques livres d'histoire me suffirent. Mais j'ai passé de longues heures, assis dans un fauteuil, à évoquer cette figure, à la voir vivre. Peu à peu, elle se forma de plus en plus nettement, elle s'assimila à moi.

Je crois avoir réussi à faire mouvoir sur l'écran cette gigantesque personnalité. A mon avis, ce fut la première fois que l'on obtenait au cinéma des effets semblables en intensité, à ceux que possède le théâtre. Ce fut également l'avis des critiques de France, d'Allemagne, d'Amérique et de partout ailleurs où le film parut. A Broadway, il fut présenté sous le titre *Déception*.

(A suivre.)

AUTOUR DE NOTRE CONCOURS



5 ans et bientôt...

une étoile

Les concours les plus simples sont souvent les meilleurs... et ce n'est pas une plaisanterie !

Celui qui vient d'organiser la Société de Productions et d'Éditions Cinématographiques, sous l'égide de *Ciné-Mondial*, a remporté auprès du public le succès le plus vif.

Une annonce, une simple annonce, presque « recherches petite fille six ans, pour tenir rôle important dans grand film », et quantité de lettres, de photographies sont parvenues par centaines.

Un choix judicieux parmi cinq cents petites filles a permis de retenir les plus intéressantes : vingt exactement. Ce sont celles-là qui, voici bientôt quinze jours, ont eu la chance de se produire à la Salle Pleyel, devant un jury composé de personnalités artistiques.

Vingt petites filles différentes les unes des autres, mais qui, cependant, semblaient toutes se ressembler : couleur arc-en-ciel, robe distribution de prix, petit nœud dans les cheveux... La plupart, pour la première fois, arpentaient les planches et plongeaient les spectateurs dans une aimable euphorie.

— Quelle jolie comédie humaine en miniature, disait Pierre Heuzé. — Il n'existe rien de plus risible et de moins grotesque, de plus amusant et de moins drôle, de plus touchant et de moins attendrissant qu'un enfant qui joue, confiait André de Fouquières à la blonde Huguette Duflos...

— La grande comédienne, qui s'y connaît, ajoutait : — ...Si ce n'est un enfant, qui joue la comédie !

Et chaque enfant de défiler, déjà grand premier rôle en rêve... Joe Bridge les présente avec l'esprit qui le caractérise si bien. Il soutient celles qui paraissent décidées et reconforte celles qui ont le trac ! Si jeune !

Les parents se font des signes désespérés. Heureusement, le jeune fils du metteur en scène, Daniel Norman, Jean-Jacques, est là pour faire oublier leurs soucis.

Et voici le numéro vingt. C'est la fin... M. Tramichel s'exclame : — Elles sont charmantes... Toutes charmantes...

Les membres du jury alignent des chiffres. On commence à quêter des opinions. Daniel Norman hoche la tête, approuve ou contredit. Les avis sont nettement partagés...

Quand ces lignes paraîtront, une nouvelle étoile sera née. Une vedette en herbe, une vedette de six ans, tournera aux côtés de Huguette Duflos et de Pierre Renoir le rôle imaginé par Lucien Népotv dans une de ses œuvres, « Les Petits ».

Bientôt, personne n'ignorera le nom, la couleur des yeux et la friandise préférée de cette petite fille blonde ou brune qui devient, dès à présent, le plus jeune espoir du cinéma français... Bertrand FABRE.

UNE DÉCLARATION DE M. TRAMICHEL

Je suis très heureux qu'une revue de l'ampleur de « Ciné-Mondial » qui a vraiment l'oreille du public et qui s'est placée d'emblée sous le signe de la jeunesse, c'est-à-dire du renouveau, ait répondu à mon appel et m'ait offert son concours sans réticence pour le choix de la petite fille qui doit tourner dans *La Loi du Printemps*.

En effet, j'avais peur que pour ce film les impresarii nous présentassent le lot habituel des petites filles trop savantes, donc truquées à la base et qui n'auraient pas eu cette spontanéité que notre réalisateur Daniel Norman réclamait avant toutes choses.

J'ai été ravi de cette communion qui s'est établie d'emblée avec cette foule si compréhensive de la salle Pleyel et le jury que nous avons constitué d'une manière à la fois si désintéressée et si éclectique.

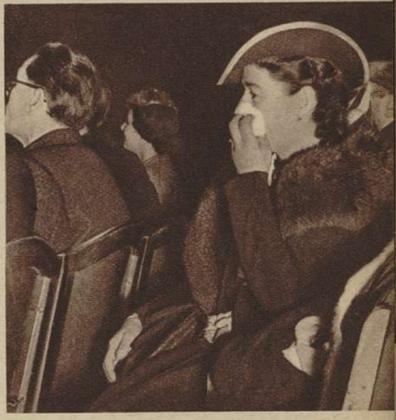
D'autre part, les larmes des mères qui s'efforçaient de présenter leur petite fille du meilleur de leur cœur nous ont infiniment touché.

Je n'ai que des éloges à leur adresser ainsi qu'aux juges de leurs enfants qui ont vraiment opéré en toute liberté.

La meilleure preuve nous est fournie par le résultat si serré où la première ne l'a emporté que d'une demi-voix sur la seconde. Cela m'a d'ailleurs décidé à augmenter encore les chances des sept premières candidates qui ont obtenu le plus grand nombre de points. Et c'est ainsi que nous avons décidé d'un commun accord, de faire des bouis à l'essai de chacune des sept petites dont les noms ont été retenus ; ainsi sera véritablement proclamée la lauréate qui ne sera pas la plus conventionnelle ou la mieux apprêtée, mais la plus vraie.

C'est certainement le vœu secret de toutes les mères : c'est aussi celui que je forme en tant que producteur français dont le devoir consiste avant tout à défendre un film français.

Camille TRAMICHEL.



Une maman pleure, une autre est soulagée. Et...



Une partie du jury : M. André de Fouquières, M. Tramichel, Mme Huguette Duflos, M. Daniel Norman, Mme Bruyère, notre rédacteur en chef.

A l'extrême-gauche : M. Heuzé, M. Meunier, M. Tramichel échantonnent une coupe en l'honneur de la future étoile.



LE ROMAN D'UN FILM...

Une grande fantaisie humoristique d'anticipation...

Croisières sidérales

Par JEANDER

Et si je l'ai surpris à rire d'une blague ou d'une répartie de Carette, vous pouvez être sûrs que ce bref mouvement de gaieté lui avait échappé et qu'il se croyait à l'abri des regards indiscrets.

Il est vrai qu'il ne pouvait pas savoir que j'étais perché sur une passerelle avec les électriciens.

Je signale la chose aux visiteurs de studios de cinéma. Le seul endroit confortable pour suivre une prise de vues se trouve près des projecteurs.

Là-haut, vous ne gênez personne et vous dominez toutes les situations, même les plus tragiques.

Vous êtes, de plus, chauffé, éclairé et blanchi de surcroît, comme en témoignent votre veston et spécialement votre fond de culotte...

Vous voyez Zwobada régler sa mise en scène patiemment, scrupuleusement, un pli soucieux barrant son front.

Vous voyez Agostini, second opérateur, l'œil vissé à sa caméra, répéter son plan avec non moins de patience et de scrupule, vous voyez l'assistant opérateur Ruth foncer vers les laboratoires, une bobine sous le bras, et en revenant, brandissant un bout de pellicule tout frais développé.

Vous voyez Marguerite Renoir, assistante de Zwobada, chronométrier le temps de la prise de vues, compulser son scénario et ne rien perdre de la scène. Vous voyez Jacqueline Chevillote, la script-girl, noter sans relâche les moindres détails, depuis la couleur de la cravate de Jean Marchat jusqu'au nombre de boutons du tailleur bleu de Madeleine Sologne.

Vous voyez Pierrot — Pierre Dolat — aller et venir sans arrêt avec son cache-col écossais, sa cigarette éteinte et sa bonne bouille d'assistant débrouillard numéro un, toujours là quand il faut et prêt à donner un coup de main aux machinistes s'il le faut.

Vous voyez aussi Isnard, chef opérateur, le nez en l'air, cliquant l'œil droit, l'œil gauche vissé à un monolone noir pour combiner ses éclairages.

Vous voyez enfin tout ce grouillement de techniciens et de techniciennes du cinéma agglomérés autour d'une caméra pour créer quelque chose de bien fait, du travail propre, sans bavure, du boulot de première...

Du vrai cinéma...

Dans un studio, c'est près des projecteurs qu'on domine toutes les situations. On surplombe ainsi la nacelle qui emmènera Madeleine Sologne dans les espaces intersidéraux.

Croisières sidérales, rapporté à ce sacré secret professionnel auquel je suis tenu, mais vous auriez tort de croire que mes suppositions sont inexactes.

Toujours est-il que depuis trois jours, dans ce même décor de l'Institut scientifique dont je vous parlais dans mon article précédent, on tourne les préparatifs et l'envol du ballon qui doit emmener Madeleine Sologne et Carette du côté de la Voie Lactée.

Carette est déchainé, comme d'habitude. Il l'est non seulement parce que c'est dans son rôle, mais il l'est naturellement, par tempérament, par vocation.

On a souvent remarqué que les gens qui ont pour profession de faire rire leurs contemporains étaient, dans le privé, des tristes, quand ce n'étaient pas des neurasthéniques.

Carette, lui, échappe à cette règle. Il est drôle avant de tourner, il est drôle pendant, il est drôle après.

C'est un comique incurable. Sur le plateau, il n'est que de regarder le sourire des machinistes et des électriciens pour constater que Carette a une gaieté contagieuse et une bonne humeur atmosphérique.

Il arrive même à dérider le directeur de production, René Montis, ce qui est vraiment un critérium.

Car si M. René Montis est un homme charmant et qui, sorti du studio, sait rire comme vous ou moi, sur le plateau ses fonctions l'obligent à être sévère pour les uns, circonspect pour les autres et redoutable à l'égard de certains s'il veut conserver toute son autorité.

Dans la hiérarchie du personnel cinématographique, le directeur de production cumule les galons : il est non seulement adjudant de quartier sur le plateau, mais officier de liaison entre le producteur et les réalisateurs, trésorier-chef dans l'administration et intendant général de la production.

Il a le droit de tout voir, de tout contrôler et d'eng... tout le monde, y compris les photographes et les journalistes qui se hasardent dans le studio.

Comment voulez-vous qu'il ait le sourire ?



M. René Montis, directeur de production. Signe particulier : A horreur de la publicité.

Je ne voudrais pas vous éblouir de ma science toute nouvelle, mais si vous développiez les équations d'un physicien hollandais, Hendrik Antoon Lorentz, sur la relativité du temps, vous pourriez admettre très aisément qu'un homme voyageant pendant deux ans dans les espaces intersidéraux s'apercevrait en retombant sur terre que celle-ci a vieilli de deux cents ans.

Eh bien ! c'est sur ce postulat que repose le sujet de *Croisières sidérales*.

Vous pensez bien que le secret professionnel m'interdit absolument de vous dévoiler le scénario, mais supposez que deux jeunes aéronautes, émules du professeur Picard, M. Robert et Françoise Monter, ou, si vous préférez, Madeleine Sologne et Jean Marchat, décident de tenter une ascension dans la stratosphère.

Supposez que, par suite d'un accident d'auto, Jean Marchat soit obligé de renoncer à cette ascension.

Supposez qu'un brave garçon de laboratoire, Lucien, ou, si vous aimez mieux, Carette, prenne le départ avec Madeleine Sologne.

Supposez que, par une erreur de manœuvre du dénommé Lucien, le ballon, battant tous les records d'altitude, aille passer quinze jours à soixante ou quatre-vingt mille kilomètres de notre planète.

En vertu de l'équation du physicien hollandais Lorentz, Madeleine Sologne et Carette, en redescendant sur terre, retrouveront celle-ci vieillie de vingt-trois ans, très exactement.

C'est-à-dire que, partis en 1942, ils atterriront quinze jours après, en 1965, à l'ahurissement général et au leur en particulier.

Je ne vous dirai pas que c'est là la première partie du scénario de

Photos Industrie cinématographique et Nicolini.



On a volé

Récit cinématographique de JEAN-PAUL VALAIRE d'après le film de WILLY FORST et VICTOR BECKER

...un homme

RÉSUMÉ. — Le jeune expert Sébastien Ott, chargé d'enquêter sur une affaire de vol de tableaux célèbres, a fait la connaissance d'une charmante veuve, Erika, et s'est fiancé avec elle. Appelé à Prague par son frère, un dévoyé, Sébastien est tombé dans un guet-apens. Grâce à l'étonnante ressemblance des deux frères jumeaux, Ludwig Ott, recherché par la police, parvient à faire interner son frère à qui il a dérobé ses papiers, et s'installe à Vienne à sa place, avec la complicité de son ami Strobl...

rappeler leurs promesses du week-end en montagne... et Ludwig, feignant de plaisanter, n'en comprend pas moins qu'il est fiancé à peu près officiellement avec cette charmante inconnue...

En rentrant du théâtre, Erika, en effet, confesse à son oncle le secret de son amour pour Ott.

— Eh bien ! alors, ma chère Erika, je pense que vous vous marierez bientôt ? Sébastien me semble un garçon tout à fait convenable, quoique ce soir il ne paraissait pas très bien dans son assiette. Qu'en penses-tu ?

— Il se fatigue tellement, mon oncle...

Au même instant, le faux Sébastien, rentré chez lui, apostrophait son homme de confiance :

— Tu es idiot, Strobl... Tu ne sais pas qui j'ai trouvé à l'Opéra, ce soir ?

— Le colonel Rotapfel !

— Oui... et Mme Erika Martem, la fiancée de Sébastien... et quelle fiancée !

— Ne la trouve pas trop à ton goût... Je me méfie des femmes, et ça m'inquiète !

Ludwig, cependant, renseigné par son complice sur les relations et les rendez-vous de Sébastien, s'est rendu à l'Opéra comme il avait été convenu avec le colonel Rotapfel... Mais il est fort surpris, en entrant dans la loge, d'y trouver non seulement le vieux militaire, mais une charmante jeune femme qui lui sourit familièrement, lui prend la main, la garde dans la sienne et lui donne tous les témoignages d'une affectueuse tendresse. Un peu décontenancé tout d'abord, Ludwig ne tarde pas à reprendre ses esprits et le charme de la partenaire l'incite bientôt à essayer, là encore, sur ce terrain pourtant difficile, de jouer le jeu...

Comme de coutume, l'oncle Rotapfel éprouve bientôt le besoin d'aller fumer un cigare. Erika, un peu surprise de l'air évusif de celui qu'elle croit être son fiancé, en profite pour lui

Ludwig comprit qu'il était fiancé à la charmante Erika.



— Ça va, ça va, Strobl... Pense à ton exposition et ne t'embête pas pour le reste. J'en fais mon affaire...

CHAPITRE VI

UNE EXPOSITION SENSATIONNELLE

Peu de jours après ces événements s'ouvrait à la Galerie Sébastien Ott, de Vienne, une sensationnelle exposition de Rubens inconnus. La presse, les critiques d'art les plus éminents avaient été invités et Ludwig ne craignait pas de présenter lui-même à ce public de choix les toiles ainsi rassemblées :

— Pendant un voyage dans le sud de la France, j'ai découvert un certain nombre de tableaux anciens que l'on peut attribuer sans conteste au grand Rubens. Je n'ai donné aucune précision sur l'invitation que je vous ai lancée et je vous prie de m'en excuser... Mais je voulais vous réserver la surprise...

— Ce Sébastien Ott ! murmuraient les représentants de la presse. Il fait la découverte la plus sensationnelle du siècle et nous la présente tout simplement, comme une chose attendue... Et avec lui, pas de crainte à avoir. S'il affirme que ce sont là des Rubens, tous les experts du monde peuvent venir. Ils n'auront qu'à s'incliner !

Or, tandis que les amis de Ott, Baumann, Rotapfel et Strobl trinquaient au succès de l'exposition, un homme pénétrait dans la galerie et demandait à parler à M. Ott ! C'était l'inspecteur principal Hellriegel, un ancien collaborateur de Baumann que ce dernier retrouvait ainsi avec surprise.

— Ça, par exemple !... Je ne m'attendais pas à vous voir ici !... Un de mes collaborateurs : l'inspecteur principal Hellriegel... mon ami, le colonel Rotapfel.

Les présentations faites, on reprit l'entretien.

— Mais, au fait, qui donc voulez-vous arrêter ici, mon ami ?

— C'est un secret, messieurs !...

— Et qu'est-ce qu'il y a de neuf dans notre vieille boutique ?...

Baumann évoquait avec son collègue de vieux souvenirs du métier. Strobl, pendant ce temps, prévenait son « patron » de l'arrivée de l'inspecteur. Malgré toute son assurance, cette visite inattendue le rendait soudain nerveux.

Comme il se préparait à aller retrouver le groupe, il rencontra Erika dans le vestibule.

— Ah ! Erika ! Ma chérie... je n'ai pu aller te voir hier ; j'ai été très pris. Nous avons voulu, Strobl et moi, organiser l'exposition dans le secret, nous avons travaillé dur, car je ne voulais parler de cela à personne.

— Même pas à moi ?

— Vois-tu, les femmes et les affaires, ça ne va guère ensemble...

— Je sais, répondit Erika, les affaires passent d'abord !

Et elle s'en fut, piquée, laissant Ludwig qui, un moment décontenancé, se ressaisit bientôt et se dirigea vers le salon, où l'attendaient Hellriegel et ses amis.

(A suivre.)

Des étoiles nouvelles

révélées par TONIA NAVAR
apparaissent au firmament du Théâtre.

16 ans. Jacqueline Flory est fine, blonde et bien jolie. C'est M. Robert Ancelin, l'actif directeur de la Porte-Saint-Martin, dont l'œil avisé sait discerner les jeunes talents, qui va la faire débiter dans La Bouquetière des Innocents, drame de cape et d'épée, à grand spectacle, aux côtés de Jeanne Reinhardt, Henri Bosc et Robert Hommet. Jacqueline Flory sera Marie Concini.

Maurice Limat doit débiter également chez M. Robert Ancelin, qui a remarqué ses qualités certaines. Il possède déjà un métier sûr, ayant beaucoup joué aux côtés de son professeur Tonia Navar.

20 ans. Andrée Kléber est élégante, sûre d'elle, de ses moyens, a de beaux yeux. C'est Ded Rysel qui, assistant à un cours, la remarqua, la fit engager par Alibert pour une revue des Variétés, signée Raymond Souplex et Ded Rysel. Andrée Kléber, qui vient de tourner dans Vie Privée, de Henri Fescourt, jouera également aux Deux-Anes, à l'Alhambra, à Bobino, à l'Européen, et pour les auditeurs de la radio.

Le Cours Molière serait-il cette pépinière que l'on dit d'artistes neufs quêtés par la scène et l'écran ?

Sans nul doute, car Tonia Navar dont le beau talent oscillait avec facilité, au Théâtre-Français, de la tragédie à la composition, voire même à la plus brillante fantaisie, sait conduire ses « poulains » et les orienter, chacun selon son tempérament, dans la voie qui leur convient, se préoccupant sans cesse de leur avenir.

Henriette Clermont, révélée par la classe de chant, a fait avec succès des débuts chez Ledoyen, au Bosu sur le toit.

Lucienne Laurence, formée dans la classe de comédie, va prendre à l'écran un étincelant départ.

Brigitte Mérey, jeune femme blonde, très belle, sait passer de la plus exquise finesse à la plus ferme autorité. Jouant avec le même abattage les rôles dramatiques et comiques, elle excelle aussi bien dans l'émotion que dans la gaieté.

Michelle Mancy possède une voix délicieuse, une nature primésautière et vive. Silhouette juvénile et gracieuse, elle unit des dons de comédienne et de chanteuse, évoquant tout le charme de Jacqueline Delubac.

Jacques Richard, au physique parfait de jeune premier, au jeu sobre à la fois et délicatement subtil, au naturel étonnant, se placera facilement et d'emblée parmi les vedettes de la caméra.

Quant à Michel Roux, véritable prodige qui, pour l'Arbre de Noël du Maréchal Pétain, devant le public le plus sévère qui soit : 4.000 enfants, a connu à la Salle Pleyel un véritable triomphe, il semble promis à l'avenir le plus brillant. Un talent réel dont le grand mérite est de n'imiter personne, comédien d'instinct, comique avec naturel, visage expressif, belle voix forte et bien posée, par surcroît sportif : natation, patinage, tennis etc... Michel Roux a... 12 ans.

Tonia Navar est plus qu'un maître dans l'art difficile qui est le sien. Elle dirige cette jeunesse qui se confie à son enthousiasme à sa magnifique expérience, avec toute sa foi dans la destinée artistique qui l'attend. Et elle ne néglige aucun effort pour aider le destin.

Paule RIVAT.

MICHEL ROUX

COURS MOLIERE
Directrice :
Tonia Navar,
11, rue Baugou
(Etoile),
Carnot : 57-86.

CINÉ-MONDIAL

RÉDACTION et
ADMINISTRATION
55, Champs-Élysées
PARIS-1^{er}

Registre Commercial :
Seine 244.459 B

CINÉ-JOURNAL

NOTRE RUBRIQUE D'INFORMATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES

CINÉ-MONDIAL

ABONNEMENTS :

FRANCE ET COLONIES
Six mois. 100 fr.
Un an. 195 fr.

Téléphone :
BALzac 27 60

BON POUR L'IMAGE

Mademoiselle de PANAMA

Ce n'est pas Mademoiselle de Panama, avec Michèle Alfa, que l'on va voir aux Mathurins.

C'est Michèle Alfa dans son tour de jeu : Mademoiselle de Panama.

Si, depuis la première découverte de Michèle Alfa — par Lucien Du-
bec, si je ne me trompe — à cha-
cune de ses créations, on ne criait à
la révélation, nous nous plairions à
le redécouvrir.

Cela tient-il au fait que, de pièce
en pièce, elle se dépasse elle-même ?

C'est, peut-être, plus simplement,
parce que cette artiste, taillée pour
supporter les rôles les plus rudes, ne
trouve au cinéma que des rôles indig-
nes de son tempérament.

Qui n'a pas vu, au troisième acte,
Michèle Alfa pleurer, trembler, souf-
frir, s'est privé d'un choc inépuisé
depuis longtemps.

Jean Marchat, dans un rôle parfois
un peu antipathique, donne une ma-
gnifique réplique à cette « demoiselle
de Panama ».

Mais, la pièce ?
Eh bien ! la pièce est de Marcel
Achard...

On retrouve l'auteur, à certains
jeux « achardiens » dont il étoffe les
scènes... Le sujet — la pénible épi-
copée des pionniers français de Pana-
ma — bien que magnifique, lui a-t-il
moins convenu que les subtilités de
Jean de la Lune ou de Domino ?...

On ne retrouve pas, ou peu, cet
attendrissement réticent, ce parfum
doux-amer du très bon « Achard ».

On dit que Christian Jaque, enthou-
siasmé par le sujet, songerait à le mé-
tré en film...

Nous ne pouvons qu'y applaudir...
Et prier que Michèle Alfa retrouve
devant la caméra, les mêmes accents
que devant la rampe...

L'ADAPTEUR.
Cet article est absolument per-
sonnel à l'Adaptateur et ne saurait
engager la rédaction du journal tout
entière.

Qui sera Grand Prix de Rome cette année ? P. BLANCHAR ?.. J. MARAIS ?..



P. Blanchard

AIMEZ-VOUS LE SWING ?

Si oui, voilà une occasion de gagner deux places gratuites pour le
récital Robert-Bergmann, qui a lieu le 8 février, Salle Pleyel, sous
le patronage de Ciné-Mondial.

Tous nos lecteurs, qui nous enverront la réponse juste à ce jeu, rece-
vront les deux places.

" TOUJOURS LE CINÉMA "

Tous ces mots concernent le cinéma. Il est difficile de s'en rendre
compte : ils sont déformés. Avec un peu de patience, vous placerez les
lettres dans l'ordre logique et vous reconstruirez ces mots. Ainsi, vous
verrez que, par exemple, riosocan est scénario. Continuez ! Riosocan,
maguirifot, liétoe, tiodus, marcocodient, tevedet, stérusger, lagisodue,
narcé, glappothore, gallimaque, nos, crineclique, salteei, nées.

Avez-vous trouvé ? Bonne chance !

Question subsidiaire : Combien de réponses recevrons-nous ?

Sous le patronage de CINÉ-MONDIAL

Salle Pleyel, le dimanche 8 Février, à 14 h. 15, SWING et SCHWUNG

BERGMANN

et son orchestre
symphonique
de JAZZ

PHALANGE UNIQUE AU MONDE !

PISTES NEUVES

Les Jeunes et l'Art vivant

Depuis longtemps je rêvais de mettre mes
Concerts Symphoniques de Jazz sous le signe
du plus direct et dynamique de tous les Arts :
le Cinéma.

Qu'il me soit permis de remercier ici
M. Pierre Heuzé de m'avoir spontanément
accordé le patronage de Ciné-Mondial.

Souvent déjà les compositeurs modernes,
sortant des sentiers battus, nous montrant la
voie à suivre, nous ont apporté, par le truche-
ment de la sonorisation des films, des tenta-
tives de renouvellement artistique pleines de
promesses et d'espoirs.

Quitte à rompre avec les poncifs et arti-
fices du passé, l'orchestre de demain, destiné à
servir l'Œuvre de demain (qui n'est conce-
vable, pour les jeunes, que sur le plan ciné-
matographique), doit être un élément extrê-
mement souple, capable à tout moment de pas-
ser, avec ou sans heurts, d'une expression,
d'une atmosphère à l'autre, classique, moderne,
symphonique, jazzique, tendre ou violent, gai,
mystérieux ou dramatique, selon les volontés
du Créateur et de l'Art moderne, dignes du
XX^e siècle.

Cet élément orchestral, l'Orchestre Sym-
phonique de Jazz, nous avons cherché à le
construire, à le « styler ».

L'avenir et Monsieur de la Palisse nous
diront si nous y avons réussi.

Robert BERGMANN.



Le Gérant : ROBERT MUZARD

Corinne Luchaire se marie ...son frère, Bob, se fiance



Bob Luchaire et Huguette Faget, les heureux fiancés.

On sait que Corinne Luchaire, la brillante interprète de « Prison sans barreaux », « Con-
flits » et tant d'au-
tres films, est re-
venue depuis plu-
sieurs mois, par
son état de santé,
loin des studios.

Vous apprenons que cette grande
artiste vient de se
marier dans le sa-
lunier de Haute-
Savoie où elle
attend impatiem-
ment de pouvoir
reprendre son ac-
tivité.

A cette occasion,
félicitations et en-
eux abondèrent
dans la chambre
blanche de la ve-
dette, et l'on dit
que son « papa »,
M. Jean Luchaire,
lui fit envoyer un manteau de vision de huit prix.

Tous nos vœux de bonheur aux nouveaux époux, avec l'espoir de
revoir bientôt Corinne Luchaire dans nos studios, où sa carrière
s'annonçait si brillante.

Peu après le mariage de sa sœur Corinne, Bob Luchaire se fian-
çant avec la jeune actrice Huguette Faget.

On sait qu'Huguette Faget avait fait ses débuts au théâtre, dans
« Le Mariage en trois leçons », de Julien Luchaire, dont Bob avait
fait le décor. C'est sans doute pendant ce « Mariage en trois leçons »
que Bob a pu apprécier Huguette, et qu'il a conçu le des-
sein de l'épouser.

Les « trois leçons » de Julien Luchaire ont porté leurs fruits chez
son petit-fils...

Le coulin du Figurant

ON PREPARE
Babylonia : Essor-film. Cette firme
réalisera prochainement ce film sous
la direction de J. Becker, assisté de
M. Maurette. Scénario de M. Auberger.
La Lot du printemps : S. P. C., 55,
Ch.-Élysées. Cette production recevra
prochainement. Régie : Michaud et
Festard.

Le lit à colonnes : Synops, 18-20,
Place de la Madeleine. M. Saurer re-
çoit actuellement toute la figuration.
Régistration en mars.

LES NOUVEAUX FILMS
La femme que j'ai le plus aimée :
Régina. Réal. : R. Vernay ; scénario
d'Yves Mirande ; opérateur : Hubert ;
décorateur : M. Renoux ; régie :
M. Herzog.

Acteurs : Arletty, M. Boin, L. Ba-
roux, R. Lelièvre, A. Luguet, Noël,
Noël, R. Rouleau, J. Tissier, M. Alfa,
Aimé, Bergeron, S. Berricq, B. Blier,
R. Devillers, C. Granval, P. Magnier.
Le Journal tombe à cinq heures :
S. N. E. G. Réal. : G. Lacombe, assisté
de P. Blondy ; décorateur : Perrier ;
opérateur : Bourgasoff ; régie : Pil-
lian.

Acteurs : Marie Déa, P. Renoir, P.
Frenay, P. Larquey, M. Vallée.

● Adolphe Borchard donnera un
nouveau récital de piano, à la
Grande Salle Pleyel, le samedi 7 fé-
vrier, à 17 h. 15.

MARIAGES. — Mme de Scudéry,
3, rue de Chantilly. Tra. 29-64.
MARIAGES. Cond. nouv. 2 à 7, si lundi

MARIAGES. — Mme de Scudéry,
3, rue de Chantilly. Tra. 29-64.
MARIAGES. Cond. nouv. 2 à 7, si lundi

MARIAGES. — Mme de Scudéry,
3, rue de Chantilly. Tra. 29-64.
MARIAGES. Cond. nouv. 2 à 7, si lundi

MARIAGES. — Mme de Scudéry,
3, rue de Chantilly. Tra. 29-64.
MARIAGES. Cond. nouv. 2 à 7, si lundi

MARIAGES. — Mme de Scudéry,
3, rue de Chantilly. Tra. 29-64.
MARIAGES. Cond. nouv. 2 à 7, si lundi

MARIAGES. — Mme de Scudéry,
3, rue de Chantilly. Tra. 29-64.
MARIAGES. Cond. nouv. 2 à 7, si lundi

MARIAGES. — Mme de Scudéry,
3, rue de Chantilly. Tra. 29-64.
MARIAGES. Cond. nouv. 2 à 7, si lundi

MARIAGES. — Mme de Scudéry,
3, rue de Chantilly. Tra. 29-64.
MARIAGES. Cond. nouv. 2 à 7, si lundi

MARIAGES. — Mme de Scudéry,
3, rue de Chantilly. Tra. 29-64.
MARIAGES. Cond. nouv. 2 à 7, si lundi

LES YEUX DE PARIS

BALZAC (136, Champs-Élysées. Ely.
50-70). P. 14.15-22.45. A partir du 27 :
L'Age d'or (avec Elvire Popesco et
Jean Tissier).

BERTHER (33, bd Berthier. Gal.
74-15). M., jeudi, soir. 15. S. 20.30.
Dim. et fêtes perm. 14-23. Du 28 au
3 : Stradivarius. Du 4 au 10 : Roman-
ces de Paris.

BIARITZ (70, Champs-Élysées. Ely.
42-33). P. 14-23. Remoques, avec Jean
Gabin, Michelle Morgan.

COLISEE (38, Champs-Élysées. Ely.
29-48). P. 14-23. Jusqu'au 5 février :
Histoire de M. Froch. : La Maison
des sept jeunes filles.

ERMITAGE (72, Champs-Élysées. Ely.
15-71). P. 14.45-22.45. Mamouret (le
Briseur de Chaines), avec P. Fresnay.

Français (30, bd Italiens). P. 14-23.
Remoques (avec Jean Gabin, Mi-
chèle Morgan).

GAUMONT-PALACE (Pl. Clichy). P.
14-23. Chèque au porteur.

IMPERIAL (29, bd Italiens). P. 14-23.
Nous les Gosses.

MADELINE (14, bd Madeleine). P.
12-23. Cartacuba (avec Viviane Ro-
man).

MARIVAUX (15, bd Italiens. Ric.
33-30). P. 14-23. A partir du 23 : Le
Musicien aveugle.

MAX-LINDER (24, bd Poissonnière
Pro. 40-04). P. 14-23. A partir du 30 :
Pension Jonas.

NORMANDIE (116, Champs-Élysées.
Ely. 41-18). P. 14-23. A partir du 1^{er} :
Le Chemin de la Liberté.

OLYMPIA (28, bd des Capucines). P.
14-23. A partir du 1^{er} février :
Mam'zelle Bonaparte.

PARAMOUNT (2, bd Capucines). P.
15-23. Fièvres, avec Tino Rossi.

SAINTE-MARIE (6, r. Paquet, à les
22.30 ; mat. j. et soim.). Du 28 au 3 :
Paris-New-York. Du 4 au 10 : Mes-
sieurs les Ronds de cuir.

CINEMA DES CHAMPS-ELYSEES. Pier-
re Richard-Willm et Annie Vernay
dans Tarakanova.

Jeunes gens, jeunes filles 17-20 ans
débutant music-hall ayant numéro
100 francs par jour. Ecrire Jean
Gady, 51, bd Voltaire, Paris (11^e)

HOROSCOPE D'ESSAI

Pour recevoir sous enveloppe
cachetée et discrète, votre HO-
ROSCOPE, P.E., envoi-
yez date de
naissance,
adresse,
nom, pré-
noms (M.,
Madame,
Mlle), avec
3 fr. en
timbres,
pour frais d'écritures, à

DJEMARO
Astrologue Scientifique - Serv.
T. W. A., 34, av. Anatole-France,
Colombes (S.). 11223

Ciné-



N° 24. — 30 JANVIER 1942.

TOUS LES
VENDREDIS

mondial

4^F.



Edwige Fenech

trionphe dans *Mam'zelle Bonaparte*, au
Normandie.

(Photo Continental-Films.)